

XIV. PROVINCE DE LA VIEILLE-CALIFORNIE.

Population en 1803 : 9000.

Étendue de la surface en lieues carrées : 7295.

Habitans par lieue carrée : 1.

L'HISTOIRE de la géographie offre plusieurs exemples de pays dont la position a été connue aux premiers navigateurs, et que l'on a regardés long-temps comme n'ayant été découverts qu'à des époques très-récentes. Telles sont les îles Sandwich ; la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande ; les grandes Cyclades, nommées jadis, par Quiros, l'archipel *del Espiritu Santo* ; la terre des Aracides, vue par Mendaña, et surtout les côtes de la Californie. Ce dernier pays avoit été reconnu comme une péninsule, avant l'année 1541 ; et cependant cent soixante ans plus tard on attribuoit au père *Kühn* (Kino) le mérite d'avoir prouvé le premier que la Californie n'étoit pas une île, mais qu'elle tenoit au continent du Mexique.

Cortez, après avoir étonné le monde par ses exploits sur la Terre-Ferme, déploya une

énergie de caractère non moins admirable dans ses entreprises maritimes. Inquiet, ambitieux, tourmenté de l'idée de voir le pays que son courage avoit conquis, administré tantôt par un corrégidor de Tolède, tantôt par un président de l'audience, ou par un évêque de Saint-Domingue¹, il se livra tout entier aux expéditions de découvertes dans la mer du Sud. Il paroisoit oublier que les ennemis puissans qu'il avoit à la cour lui avoient été suscités par la grandeur et la rapidité de ses succès, et il se flattoit de les forcer au silence par l'éclat de la nouvelle carrière qui s'ouvroit à son activité. D'un autre côté, le gouvernement, qui se méfioit d'un homme aussi extraordinaire, l'encouragea dans son dessein de parcourir l'Océan. Croyant, depuis la prise de Mexico, n'avoir plus besoin du talent militaire de Cortez, l'empereur étoit content de le voir lancé dans des entreprises hasardeuses. Il désiroit surtout éloigner le héros du théâtre sur lequel avoient brillé son courage et son audace.

¹ Le corrégidor Luis Ponce de Léon, le président Nuno de Guzman, et l'évêque Sebastian Ramirez de Fuenleal.

Déjà en 1525, Charles-Quint, dans une lettre datée de Valladolid, avoit recommandé à Cortez de chercher, sur les côtes orientales et occidentales de la Nouvelle-Espagne, *le secret d'un détroit* (el secreto del estrecho), qui racourciroit de deux tiers la navigation de Cadix aux Indes Orientales, appelées alors le *Pays des épiceries*. Cortez, dans sa réponse à l'empereur, parle avec le plus grand enthousiasme de la probabilité de cette découverte « qui (ajoute-t-il) rendra Votre Majesté maîtresse de tant de royaumes, qu'elle pourra se regarder comme le monarque du monde entier ». C'est dans le cours d'une de ces navigations, entreprises aux frais particuliers de Cortez, que les côtes de la Californie furent découvertes par Hernando de Grixalva, au mois de février 1534².

¹ *Cartas de Cortez*, p. 374, 382, 385.

² J'ai trouvé, dans un manuscrit conservé dans les archives de la vice-royauté de Mexico, que la Californie avoit été découverte en 1526. J'ignore sur quoi se fonde cette assertion. Cortez, dans ses lettres à l'empereur, écrites jusqu'en 1524, parle souvent des perles qu'on trouve près des îles de la mer du Sud; cependant les extraits que l'auteur de la *Relacion del*

Son pilote, Fortun Ximenez, fut tué par les Californiens, dans la baie de Santa-Cruz, appelée dans la suite le port de la Paz, ou du marquis del Valle. Mécontent de la lenteur et du peu de succès des découvertes dans la mer du Sud, Cortez s'embarqua lui-même, en 1535, avec 400 Espagnols, et avec *trois cents nègres esclaves*, au port de Chiametlan (*Chametla*). Il longea les deux côtes du golfe que l'on désigna dès-lors par le nom de la *Mer de Cortez*, et que l'historien Gomara, en 1557, compara très-judicieusement à la mer Adriatique. C'est pendant son séjour à la baie de Santa-Cruz que parvint à Cortez la nouvelle affligeante que le premier vice-roi venoit d'arriver à la Nouvelle-Espagne. Ce grand conquérant poursuivit sans relâche ses découvertes en Californie, lorsque le bruit de sa mort se répandit à Mexico. Son épouse, Juana de Zuñiga, équipa deux vaisseaux et une *caravèle* pour approfondir la vérité de

Viage al Estrecho de Fuca (p. 7-22) a faits des manuscrits précieux conservés à l'Académie d'histoire de Madrid, paroissent prouver que la Californie n'a pas même été vue dans l'expédition de Diego Hurtado de Mendoza, en 1532.

cette nouvelle alarmante. Cortez, après avoir couru mille dangers, mouilla heureusement au port d'Acapulco. Il fit poursuivre, et toujours à ses frais, par Francisco de Ulloa, la carrière qu'il venoit d'ouvrir si glorieusement. Ulloa, dans le cours d'une navigation de deux ans, reconnut les côtes du golfe de Californie jusque vers l'embouchure du Rio Colorado.

La carte que le pilote Castillo construisit à Mexico, en 1541, et que nous avons citée plusieurs fois, représente la direction des côtes de la presqu'île de Californie, telle à peu près que nous la connoissons aujourd'hui. Malgré ces progrès de la géographie, dus au génie et à l'activité de Cortez, plusieurs écrivains, sous le foible règne du roi Charles II, commencèrent à regarder la Californie comme un archipel de grandes îles, appelées *Islas Carolinas*. La pêche des perles n'y attiroit que de temps en temps quelques bâtimens expédiés des ports de Xalisco, d'Acapulco ou de Chacala; et lorsque trois jésuites, les pères Kühn, Salvatierra et Ugarte, visitèrent dans le plus grand détail, depuis l'année 1701 jusqu'en 1721, les côtes qui environnent la

mer de Cortez (*mar roxo* ou *vermejo*), on crut en Europe avoir appris pour la première fois, que la Californie est une péninsule.

Plus imparfaitement un pays est connu, plus il est éloigné des colonies européennes les mieux peuplées, et plus facilement il acquiert une réputation de grandes richesses métalliques. L'imagination des hommes se plaît aux récits des merveilles que la crédulité ou souvent la ruse des premiers voyageurs sait répandre d'un ton mystérieux. Sur les côtes de Caraccas, on s'extasie sur les richesses des pays situés entre l'Orénoque et le Rio Negro: à Santa-Fe, on entend vanter sans cesse les missions des Andaquies; à Quito, les provinces de Macas et de Maynas. La presqu'île de la Californie a été pendant long-temps le *Dorado* de la Nouvelle-Espagne. Un pays riche en perles doit, selon la logique du peuple, produire en abondance de l'or, des diamans et d'autres pierres précieuses. Un moine voyageur, Fray Marcos de Nizza, exalta la tête des Mexicains par les nouvelles fabuleuses qu'il donna de la beauté du pays situé au nord du golfe de Californie, de la

magnificence de la ville de Cibola¹, de son immense population, de sa police et de la civilisation de ses habitans. Cortez et le vice-roi Mendoza se disputèrent d'avance la conquête

¹ L'ancienne carte manuscrite de Castillo place la ville fabuleuse de Cibola ou Cibora, sous les 37° de latitude. Mais en réduisant sa position à celle de l'embouchure du Rio Colorado, on est tenté de croire que les ruines des *Casas grandes* du Gila, dont il a été question dans la description de l'intendance de la Sonora, pourroient avoir donné occasion aux contes débités par le bon père Marcos de Nizza : cependant la grande civilisation que ce religieux assure avoir trouvée parmi les habitans de ces contrées septentrionales, me paroît un fait assez important, et qui se lie à ce que nous avons exposé en parlant des Indiens du Rio Gila et du Moqui. Les auteurs du seizième siècle plaçoient un second *Dorado* au nord de Cibora, sous les 41° de latitude. C'est-là que se trouvoit, selon eux, le royaume de Tatarax et une immense ville appelée *Quivira*, sur les bords du lac de Teguayo, assez près du Rio du Aguilar. Cette tradition, si elle se fonde sur l'assertion des Indiens d'Anahuac, est assez remarquable ; car les bords du lac de Teguayo, qui est peut-être identique avec le lac de Timpanogos, sont indiqués, par les historiens aztèques, comme la patrie des Mexicains.

de ce *Tombouctou* mexicain. Les établissemens que les jésuites firent dans la Vieille-Californie, depuis l'année 1683, donnèrent occasion de reconnoître la grande aridité de ce pays, et l'extrême difficulté de le cultiver. Le peu de succès qu'eurent les mines que l'on exploita à Sainte-Anne, au nord du cap Pulmo, diminuèrent l'enthousiasme avec lequel on avoit préconisé les richesses métalliques de la presqu'île. Mais la malveillance et la haine qu'on portoit aux jésuites firent naître le soupçon que cet ordre cachoit aux yeux du gouvernement les trésors que renfermoit une terre si anciennement vantée. Ces considérations déterminèrent le visitador Don Jose de Galvez, que son esprit chevaleresque avoit engagé dans une expédition contre les Indiens de la Sonora, à passer en Californie. Il y trouva des montagnes nues, sans terre végétale et sans eau : des raquettes et des mimoses arborescentes naissoient dans les fentes des rochers ; rien n'annonçoit l'or et l'argent que l'on accusoit les jésuites d'avoir tiré du sein de la terre : mais partout on reconnut les traces de leur activité, de leur industrie, et du zèle louable avec lequel ils

avoient travaillé à cultiver un pays désert et aride. C'est dans le cours de cette expédition de Californie que le visitador Galvez fut accompagné d'un homme aussi remarquable par son talent que par les grandes vicissitudes qu'il a éprouvées dans sa fortune; le chevalier d'Asanza fit les fonctions de secrétaire auprès de M. Galvez. Il énonça avec franchise ce que les opérations de la petite armée prouvoient bien mieux encore que les médecins de Pitic; il osa dire que le visitador avoit l'esprit aliéné. M. d'Asanza fut arrêté et enfermé pendant cinq mois dans une prison dans le village de Tepozotlan, où, trente ans après, il fit son entrée solennelle comme vice-roi de la Nouvelle-Espagne.

La presqu'île de Californie, qui, sur une étendue de terrain égale à celle de l'Angleterre, n'a pas la population des petites villes d'Ipswich ou de Deptford, est placée sous le même parallèle que le Bengale et les îles Canaries. Le ciel y est constamment serein, d'un bleu foncé et sans nuages: si ces derniers paroissent momentanément au coucher du soleil, c'est en brillant des plus belles nuances de violet, de pourpre et de vert.

Toutes les personnes qui ont séjourné en Californie (et j'en ai vu plusieurs dans la Nouvelle-Espagne), ont conservé le souvenir de la beauté extraordinaire de ce phénomène, qui tient à un état particulier de la vapeur vésiculaire, et à la pureté de l'air dans ces climats. Un astronome ne trouveroit pas un séjour plus délicieux que celui de Cumana, de Coro, de l'île de la Marguerite, et des côtes de la Californie. Mais malheureusement, dans cette péninsule, le ciel est plus beau que la terre: le sol est poudreux et aride, comme dans le littoral de la Provence; la végétation y est aussi pauvre que la pluie y est rare.

Le centre de la presqu'île est traversé par une chaîne de montagnes, dont la plus élevée, le Cerro de la Giganta, a quatorze ou quinze cents mètres d'élévation, et paroît d'origine volcanique. Cette Cordillère est habitée par des animaux qui, par leur forme et leurs mœurs, se rapprochent du *mouflon* (ovis ammon) de la Sardaigne, et que le père Consag n'a fait connoître qu'imparfaitement. Les Espagnols les appellent des brebis sauvages (*carneros cimarones*). Ils sautent comme

le bouquetin, la tête en bas. Leurs cornes sont recourbées sur elles-mêmes en spirale. Selon les observations de M. Constanzo¹, cet animal diffère essentiellement des *chèvres sauvages*, qui sont d'un blanc cendré, d'une taille beaucoup plus grande, et propres à la Nouvelle-Californie, surtout à la Sierra de Santa Lucia, près de Monterey. Aussi ces chèvres, qui appartiennent peut-être au genre des antilopes, sont désignées dans le pays par le nom de *berendos*. Elles ont, comme les chamois, des cornes recourbées en arrière.

Au pied des montagnes de la Californie on ne voit que des sables, ou une couche pierreuse sur laquelle s'élèvent des cactus cylindriques (*Organos del Tunal*), à des

¹ Journal d'un voyage à l'ancienne Californie et au port de San Diego, rédigé en 1769. (*Manuscrit.*) Ce journal intéressant avoit déjà été imprimé à Mexico, lorsque, par un ordre du ministre, tous les exemplaires en furent confisqués. Il est à désirer, pour les progrès de la zoologie, que l'on parvienne bientôt à connoître, par le soin des voyageurs, les vrais caractères spécifiques qui distinguent les *carneros cimarones* de la Vieille-Californie des *berendos* de Monterey.

hauteurs extraordinaires. On y découvre très-peu de sources, et, par une fatalité bien grande, on remarque que là où les sources jaillissent, le rocher est nu, tandis qu'il n'y a pas d'eau dans les endroits où le rocher est couvert de terre végétale. Partout où les sources et la terre se trouvent ensemble, la fertilité du sol est immense. C'est dans ces points peu nombreux, mais favorisés par la nature, que les jésuites ont établi leurs premières missions. Le maïs, le jatropha et le dioscorea y végètent vigoureusement; la vigne y donne un raisin excellent, et dont le vin ressemble à celui des îles Canaries: mais en général la Vieille-Californie, à cause de la nature aride de son sol, et du manque d'eau et de terre végétale que l'on observe dans l'intérieur du pays, ne sera jamais propre à entretenir une grande population, non plus que la partie la plus septentrionale de la Sonora, qui est presque également sèche et sablonneuse.

De toutes les productions naturelles de la Californie, les perles sont celles qui, depuis le seizième siècle, ont le plus engagé les navigateurs à visiter la côte de ce pays désert:

elles abondent surtout dans la partie méridionale de la presqu'île. Depuis que la pêche des perles a cessé près de l'île de la Marguerite, vis-à-vis la côte d'Araya, les golfes de Panama et de Californie sont, dans les colonies espagnoles, les seuls parages qui fournissent des perles au commerce d'Europe. Celles de Californie ont une eau très-belle : elles sont grandes, mais souvent d'une figure irrégulière et peu agréable à l'œil. La coquille qui produit la perle se trouve surtout dans la baie de Ceralvo, et autour des îles de Santa-Cruz et de San Jose. Les perles les plus précieuses que possède la cour d'Espagne, ont été trouvées, en 1615 et en 1665, dans les expéditions de Juan Yturbi et de Bernal de Piñadero. Pendant le séjour que fit en Californie le visitador Galvez, en 1768 et 1769, un simple soldat du presidio de Loreto, *Juan Ocio*, s'enrichit en peu de temps par la pêche des perles sur les côtes de Ceralvo. Depuis cette époque, le nombre des perles de Californie qui viennent annuellement dans le commerce, est réduit presque à rien. Les Indiens et les nègres qui s'adonnent au pénible métier de

plongeurs, sont si mal payés par les blancs, que la pêche est regardée comme abandonnée. Cette branche d'industrie languit par les mêmes causes qui, dans l'Amérique méridionale, renchérissent les peaux de vigogne, le caoutchouc, et même l'écorce fébrifuge du quinquina.

Quoique Hernan Cortez, dans ses expéditions de Californie, eût dépensé de son patrimoine plus de deux cent mille ducats, et que Sébastien Viscaino, qui mérite d'être placé au premier rang des navigateurs de son siècle, eût pris formellement possession de la presqu'île, ce ne fut qu'en 1642 que les jésuites parvinrent à y former des établissemens stables. Jaloux de leur pouvoir, ils luttèrent avec succès contre les efforts des moines de Saint-François, qui cherchoient de temps en temps à s'introduire chez les Indiens. Ils eurent des ennemis plus difficiles à combattre, les soldats des postes militaires; car, aux extrémités des possessions espagnoles du nouveau continent, sur les limites de la civilisation européenne, les pouvoirs législatif et exécutif se trouvent distribués d'une manière bien étrange. Le pauvre Indien n'y

connoît d'autre maître qu'un caporal, ou un missionnaire.

En Californie, les jésuites remportèrent une victoire complète sur les militaires postés dans les presidios. La cour décida, par une *cédule* royale, que tous, même le capitaine du détachement de Loreto, seroient sous les ordres du père président des missions. Les voyages intéressans de trois jésuites, Eusebe Kühn, Maria Salvatierra, et Juan Ugarte, firent connoître la situation physique du pays. Le village de Loreto avoit déjà été fondé sous le nom de presidio de San Dionisio, en 1697. Sous le règne de Philippe v, surtout depuis l'année 1744, les établissemens espagnols en Californie devinrent très-considérables. Les pères jésuites y déployèrent cette industrie commerciale et cette activité auxquelles ils ont dû tant de succès, et qui les ont exposés à tant de calomnies dans les deux Indes. En très-peu d'années ils construisirent seize villages dans l'intérieur de la presqu'île. Depuis leur expulsion, en 1767, la Californie a été confiée aux moines des couvens de Saint-Dominique de la ville de Mexico. Il paroît que ceux-ci ont été moins

heureux dans les établissemens de la Vieille-Californie que les franciscains l'ont été sur les côtes de la Nouvelle-Californie.

Les naturels de la péninsule, qui ne vivent point dans les missions, sont peut-être de tous les sauvages ceux qui sont le plus près de l'état qu'on est convenu de nommer l'état de nature. Ils passent des journées entières couchés sur le ventre, étendus dans le sable lorsqu'il est échauffé par la réverbération des rayons solaires. Ils ont, de même que plusieurs tribus que nous avons vues à l'Orénoque, les vêtemens en horreur. Un singe habillé, dit le père Venegas, paroît moins risible au peuple, en Europe, qu'un homme vêtu ne le paroît aux Indiens de la Californie. Malgré cet état de stupidité apparente, les premiers missionnaires distinguèrent différentes sectes religieuses parmi les indigènes. Trois divinités, qui se faisoient une guerre d'extermination, étoient des objets de terreur chez trois peuplades californiennes. Les Pericues craignoient la puissance de Niparaya; les Menquis et les Vehities, celle de Wactupuran et de Sumongo. Je dis que ces hordes redoutoient, non qu'elles adoroient des êtres

invisibles ; car le culte de l'homme sauvage n'est qu'un saisissement de crainte : c'est le sentiment d'une horreur secrète et religieuse.

D'après les renseignemens que j'ai obtenus des moines qui gouvernent aujourd'hui les deux Californies, la population de la Vieille-Californie a tellement diminué depuis trente ans, qu'il n'y existe plus que quatre à cinq mille naturels cultivateurs (*Indios reducidos*) dans les villages des missions. Le nombre de ces missions est aussi réduit à seize. Celles de Santiago et de Guadalupe sont restées désertes faute d'habitans. La petite vérole, et un autre mal, que les peuples d'Europe ont voulu se persuader avoir reçu de ce même continent auquel ils l'ont porté les premiers, et qui exerce d'horribles ravages dans les îles de la mer du Sud, sont cités comme les causes principales de cette dépopulation de la Californie. Il est à supposer qu'il y en a d'autres qui tiennent aux institutions politiques mêmes ; et il seroit temps que le gouvernement mexicain s'occupât sérieusement de lever les entraves qui s'opposent au bien-être des habitans de la presqu'île. Le nombre des sauvages y est à peine de

quatre mille. On observe que ceux qui habitent le nord de la Californie sont un peu plus civilisés et plus doux que les naturels de la partie australe.

Les villages principaux de cette province sont :

LORETO, presidio et chef-lieu de toutes les missions de la Vieille-Californie, fondé à la fin du dix-septième siècle, par l'astronome d'Ingolstadt, le père Kühn.

SANTA ANA, mission et *Real de minas*, célèbre par les observations astronomiques de Velasquez.

SAN JOSEPH, mission dans laquelle périt l'abbé Chappe, victime de son zèle et de son dévouement pour les sciences¹.

¹ Des personnes qui ont séjourné long-temps en Californie, m'ont assuré que la *Noticia* du père Venegas, contre laquelle des ennemis de l'ordre supprimé, et même le cardinal Lorenzana, ont élevé des doutes, est très-exacte. (*Cartas de Cortez*, p. 327.) Il existe encore dans les archives de Mexico les *manuscripts* suivans, dont le père Barcos, dans sa *Storia di*

California, imprimée à Rome, ne s'est pas servi :
 1.° *Chronica historica de la provincia de Mechoacan, con varios mapas de la California*; 2.° *Cartas originales del padre Juan Maria de Salvatierra*; 3.° *Diario del capitan Juan Mateo Mangi, que acompano a los padres apostolicos Kinos y Kappus.*

XV. PROVINCE DE LA NOUVELLE-CALIFORNIE.

Population en 1803 : 15,600.

Étendue de la surface en lieues carrées : 2125.

Habitans par lieue carrée : 7.

La partie des côtes du Grand Océan, qui s'étend depuis l'isthme de la Vieille-Californie, ou depuis la baie de Todos los Santos (au sud du port de San Diego) jusqu'au cap Mendocino, porte, sur les cartes espagnoles, le nom de *Nouvelle-Californie* (Nueva California). C'est une étendue de terrain longue et étroite, sur laquelle, depuis quarante ans, le gouvernement mexicain a établi des missions et des postes militaires. Aucun village, aucune métairie ne se trouvent au nord du port de Saint-François, qui est éloigné du cap Mendocino de plus de 78 lieues. La province de la Nouvelle-Californie, dans son état actuel, n'a que 197 lieues de long sur 9 à 10 de large. La ville de Mexico se trouve en ligne droite à la même distance de Philadelphie que de Monterey, qui est le chef-lieu des missions de la Nouvelle-Californie, et

BIBLIOTHÈQUE CENTRAL
 D.A.N.L.